

Il était une voix

Marie Labrecque

Volume 2, Number 2, Winter 2006

Livre sur les lèvres : la littérature à haute voix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10850ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrecque, M. (2006). Il était une voix. *Entre les lignes*, 2(2), 18–21.

Livres sur les lèvres

La littérature à



Céline Bonnier dans *Je suis mémoire, je suis avenir*, conçu et mis en scène par Marcel Pomerlo avec Marie-France Marcotte, Marcel Pomerlo et le contre-bassiste Jean-François Martel.
— Studio Littéraire de la Place des Arts, janvier 2003

voix haute

Les salles de lecture des bibliothèques exigent le silence ; la plupart des gens éteignent la télé ou la radio lorsqu'ils se penchent sur un livre. Pourtant, la littérature n'a pas toujours été un monde du silence. Pendant des millénaires, avant l'invention de l'écriture il y a tout au plus 5 000 ans, toute la culture humaine était de tradition orale. Et il y a à peine quelques décennies, au Québec, le nombre de personnes qui savaient lire était relativement réduit. Mais tout le monde savait écouter !

Aujourd'hui, à l'âge du multimédia, l'écrit est loin d'être la seule — voire, parfois, la principale — voie de communication. La parole redevient un important véhicule de culture ; les enregistrements permettent de conserver vivant le souvenir de ce que Verlaine appelait les « voix chères qui se sont tues ».

S'il va de soi que la poésie se prête aisément à l'expression sonore, il en va de même avec le roman et avec tous les genres littéraires.

Livres-disques, littérature sonore : *Entre les lignes* tend l'oreille aux diverses... voix qui s'offrent à la littérature.

Il était une voix...

MARIE LABRECQUE

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE. AVANT L'INVENTION DE L'ÉCRITURE, ET MÊME ENCORE BIEN APRÈS, LES HISTOIRES SE TRANSMETTAIENT PAR LA VOIX. Les premiers récits écrits s'inspiraient beaucoup de cette tradition orale. Pourtant, les contes oraux ont peu à peu perdu leurs lettres de noblesse, au profit du livre.

Selon **Christian-Marie Pons**, professeur en communications à l'Université de Sherbrooke, cette mise à l'écart s'est produite vers la fin du 19^e siècle

en Occident. Et elle est liée aux grands mouvements d'urbanisation, d'industrialisation. « Au moment où ces phénomènes permettaient aux médias de masse de se mettre en place, l'école est devenue obligatoire, et le livre a commencé à pénétrer dans les chaumières. Le conte prit alors un peu le bord, devenant une chose plutôt ringarde, qu'on reléguait à la paysannerie analphabète. À cette époque où la modernité prenait son envol, il sentait un peu trop la bouse de vache... »

Cet essor de modernisation a été un peu plus lent à s'implanter chez nous. « Le Québec a longtemps été une culture plus rurale qu'urbaine. Quand les bûcherons partaient pour les longues nuits d'hiver, ils avaient généralement un conteur parmi eux. Ces traditions ont perduré davantage au Québec. »

Ce qui explique qu'on soit peut-être resté plus proche de cette oralité... « On est un peuple de placoteux ! » pense **Fred Pellerin**, qui exerce l'art

© SYLVIE TRÉPANIÉR



VARIATIONS SUR UN THÈME

Et c'est là que loge la richesse de ces récits *live* : dans la liberté d'un conteur qui n'est pas enfermé dans un texte rigide. « Contrairement à l'écrit, il y a dans le conte une souplesse de la parole, note Christian-Marie Pons. Un bon conteur ne récite pas ses textes par cœur, surtout que, normalement, il ne les a pas écrits. Ça devient plus comme une partition. Ce qui permet au conteur, quand il performe, d'adapter son récit au public, au lieu où il est. Il peut beaucoup plus facilement intégrer dans son conte une anecdote ou même un imprévu qui se produit dans la salle. »

Conséquence de cette ouverture à l'ici et maintenant ? Un récit présentant d'innombrables possibilités de variations. « Le conte n'est jamais pareil, parce que ce qui n'est pas écrit n'est jamais figé, c'est toujours en évolution, dit Fred Pellerin. Moi, je ne raconte jamais une histoire deux fois de la même façon. Il y a toujours une auditrice qui rit bizarrement... Elle peut être incorporée dans le conte ! »

Collectant les potins et les rumeurs qui circulent dans son village de Saint-Élie-de-Caxton, pour ensuite les « amancher » à sa manière inventive, le conteur improvise à partir d'un canevas. Seul le synopsis de l'histoire est écrit. « Un spectacle de deux heures tient sur deux

© ÉRIC PICHE / LES PRODUCTIONS MICHELLE SARRAZIN INC.



COMME UNE ODEUR
DE MUSCLES
Fred Pellerin,
Planète rebelle,
2005

« Nous, les conteurs québécois, on détonne par la spontanéité de la parole, l'ouverture aux réactions du public, l'improvisation. On doit avoir gardé un peu de la vivacité de l'oralité, je pense. »

— Fred Pellerin

► du conte depuis cinq ans. Lors de ses nombreuses participations annuelles à des festivals de contes en Europe, le populaire artiste a constaté que sur le Vieux Continent, le conte s'apparente davantage au théâtre. « C'est souvent un texte appris, avec des déplacements précis, des effets sonores. Nous, les conteurs québécois, on détonne par la spontanéité de la parole, l'ouverture aux réactions du public, l'improvisation. On doit avoir gardé un peu de la vivacité de l'oralité, je pense. »

pages. C'est juste une structure. » Fred Pellerin couche ses récits sur papier seulement lorsqu'ils ont été suffisamment étoffés sur scène. La maison d'édition Planète rebelle publie cet automne un coffret réunissant ses trois livres-CD : *Dans mon village, il y a belle lurette...*, *Il faut prendre le taureau par les contes*, et le dernier-né, *Comme une odeur de muscles*. Le conteur continue de promener ce spectacle créé à l'automne 2004, qu'on lui réclame encore, ici comme en Europe.

LA VOIE HUMAINE

Avec le succès des Fred Pellerin et compagnie, le conte connaît un regain de popularité au Québec depuis environ une décennie. Sa renaissance est survenue plus tôt en Europe, où il a été lié aux idéologies soixante-huitardes du retour à la terre. « Il y a encore cet élément que je dirais un peu altermondialiste dans le conte actuel : on essaie de retrouver une notion de culture locale », soutient Christian-Marie Pons.

L'universitaire attribue cette résurgence de l'oralité à notre besoin de retrouver une communauté et la simplicité d'un rapport direct, dans un univers hypermédiatisé. « Cette dimension de proximité humaine est une espèce d'antidote à toute la froideur technologique qui nous entoure. »

Pour Fred Pellerin, le conte offre d'abord une communication, un échange avec le public. « Le conteur n'est pas dans une bulle, il n'y a pas de quatrième mur : il s'adresse aux gens. Et ça donne aux spectateurs une part de création. Le conteur ne propose rien d'autre que des mots, les gens doivent recréer les images dans leur tête. » Christian-Marie Pons est d'accord : « Le conte oral est moins le produit d'un conteur que l'interaction entre un porte-parole et celui qui l'écoute, entre une bouche et une oreille. Le conte n'existe qu'entre les deux. »

La pratique actuelle du conte diffère pourtant du contexte dans lequel on l'exerçait autrefois : on va désormais l'écouter dans les bars, ou même dans le réseau des salles de spectacles. « Quand on dit conte traditionnel, on pense à un conteur au bord du feu ou sur la place publique, rappelle le professeur. Le conte était plutôt une tradition

JEANNE DEMERS

LE CONTE : DU MYTHE À LA LÉGENDE URBAINE

QUÉBEC AMÉRIQUE, coll. En question, 2005, 144 p.

Contes d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs : *Le Conte*, de Jeanne Demers, propose un panorama complet des diverses formes que ce type de récit a adoptées selon les époques et les cultures. L'ouvrage est didactique, mais extrêmement éclairant et très attrayant, grâce à ses illustrations et ses extraits de contes. En soulignant les liens unissant le conte traditionnel et ses manifestations plus contemporaines, le livre met au jour l'étonnante actualité du genre. Un fort agréable ouvrage de référence.

Pierre Monette



rurale, alors que c'est surtout en ville qu'il a réapparue. La relation du conteur à son public est modifiée : maintenant, on paie comme on irait voir un *show*. »

Reste que selon Christian-Marie Pons, ce mode d'expression est non seulement fondateur, mais fondamental. « L'imaginaire humain a commencé par ces types de récits. La littérature, le cinéma ne sont que des moyens de perpétuer cet imaginaire. Ce serait dommage de perdre cette parole directe, où le récit circule librement, qui n'a rien à voir avec d'autres moyens de transmission. »

Fred Pellerin dit s'inspirer des trames de récits traditionnels, de ces contes qui voyagent depuis des lustres, sans le support de l'écriture. « Si ces histoires ont traversé le temps, c'est parce qu'elles sont fortes et qu'elles répondent à quelque chose qu'on a tous en nous. Ce sont des histoires qui appartiennent à la mémoire du monde. » »

« Toute une littérature s'est inspirée de récits qui à l'origine étaient des contes oraux », rappelle Christian-Marie Pons. La littérature enfantine, par exemple. Le Danois Hans Christian Andersen — on célèbre en 2005 le bicentenaire de sa naissance — a ainsi repris des contes traditionnels scandinaves, qu'il s'est appropriés en les rédigeant à sa manière. « On ne raconte pas un conte par écrit comme on le livrerait oralement : l'écriture le modifie. » Et le fixe à jamais dans une forme définitive.

À SIGNALER : Les éditions Gründ publient en trois volumes l'intégrale des contes d'Hans Christian Andersen. On y retrouve les classiques comme *La Petite Fille aux allumettes* mais aussi tout un ensemble de textes méconnus. Illustré par Kamila Stanclova et Dusan Kallay, Gründ, 2005.

